

Fawzia Zouari

Molière et Shéhérazade

Sara Alouani

Università di Verona, Italia

Review de Zouari, F. (2018). *Molière et Shéhérazade*. Paris : Cent Mille Milliards & Descartes & Cie, 164 pp.

Née en 1955 à Dahmani, un petit village maraboutique dans la région du Kef, en Tunisie, dans une famille où le père était Cheikh et la mère la savante du clan, Fawzia Zouari grandit dans une communauté très liée à ses racines, aux traditions musulmanes et aux ancêtres, d'où il était très difficile de sortir et, en même temps, où l'on ne pouvait pas rentrer sans appartenir au clan. En fait, c'est justement pour éviter l'indignation des membres de sa famille que l'écrivaine publie son premier roman autobiographique, *J'ai épousé un français* (2010), sous le pseudonyme d'Aïcha Kessler.

Après avoir abordé plusieurs fois la thématique de l'étrangéité dans ses romans, comme par exemple *Ce pays dont je meurs* (1999), dans l'essai *Molière et Shéhérazade*, Zouari analyse un thème bien connu tel que l'utilisation de la langue du « colon » avec une audace exquisément personnelle et explique méticuleusement le voyage qui l'a amenée à utiliser, contre tout schéma religieux, un idiome considéré par la culture musulmane comme la langue « des infidèles ». (12).

Cet essai est une réflexion introspective où Zouari évoque ses liens familiaux, dévoile les détails des traditions maraboutiennes qui caractérisent ses origines et explique les difficultés liées au choix de la langue. *Molière et Shéhérazade* est divisé en petits chapitres qui sont plus précisément des interrogations et des sujets que l'auteure aborde parfois en utilisant des images très fortes de son enfance pour rendre encore plus clair son rapport avec la langue arabe et, en même temps, son grand amour pour la langue française. Quand



Edizioni
Ca' Foscari

Submitted
Published

2020-07-22
2020-12-22

Open access

© 2020 | Creative Commons Attribution 4.0 International Public License



Citation Alouani, S. (2020). Review of *Molière et Shéhérazade*, by Zouari, F. *Il Tolomeo*, 22, 399-400.

elle parle d'amour c'est aussi au sens propre, car elle était « tombée amoureuse » (52) de son professeur de français et n'arrêtait pas de lire et relire *Madame Bovary*. Ce roman marquera profondément son adolescence car il lui permettra de vivre intensément une vie différente, en dehors de son clan : celle d'Emma. Et pendant longtemps, Zouari a considéré cette fascination exercée par le professeur comme responsable de lui avoir « fait aimer la langue de l'étranger » (52).

Pourtant, le choix d'écrire en français, explique Zouari, est quelque chose de plus profond qu'un amour d'adolescente. En fait, au tout début de son essai, elle explique sa « peur » d'écrire en arabe, une réticence qui cache un sentiment de trahison envers sa tradition et encore plus spécifiquement envers sa mère. L'arabe est la « langue de Dieu » (10), la langue du « Kitab » (40), le livre sacré par excellence, c'est à dire le Coran. D'un côté, affirme Zouari, l'arabe est la langue de Celui qui est « le seul inventeur de récits » (32). Ainsi personne ne devrait oser raconter et inventer des histoires en utilisant l'alphabet qui a été chuchoté au Prophète par l'ange Gabriel. De l'autre côté, il y a la peur d'utiliser une langue étrangère pour dévoiler les sujets les plus intimes : « exhiber les codes de la tribu et ses secrets » (83) pourrait « mettre dans l'embarras Dieu » (84) et sa famille.

À travers les pages de cet essai, Zouari explore le parcours qui lui a permis de percevoir le français comme étant quelque chose de plus qu'une langue maternelle : une « langue utérine » (121), c'est-à-dire une langue innée et primordiale comme si elle l'avait absorbée « alors que maman [la] portait encore » (121). Cette prise de conscience lui permet finalement de publier en 2016 *Le corps de ma mère*, un récit entièrement consacré à la vie de sa génitrice, sans craindre de dévoiler ses secrets. Zouari affirme même protéger de cette manière l'image de sa mère face à Dieu, en faisant « en sorte que Dieu n'en sache rien, lui faisant passer les frontières incognito, cachée sous la langue étrangère » (110).

Cette assertion met implicitement en évidence la volonté de préserver sa mère de la désapprobation de sa communauté islamique, en la cachant derrière un voile langagier imaginaire qui n'est pas « sacré ».

Toujours est-il que la musicalité de la langue arabe, de la « berceuse » (15) que sa mère lui chantait et des récitations du Coran auxquelles elle assistait pendant son enfance reste bien gravée dans son écriture. C'est ainsi que pour elle, écrire la culture arabe en français devient un compromis entre deux langues qui se fondent, en cherchant « à traduire la langue qui existe dans chaque écrivain » (131).

Zouari conclut alors son essai en affirmant que la langue avec laquelle elle écrit est sûrement très difficile à accepter, surtout par les éditeurs, qui exigeraient sans doute un style plus normé. Elle refuse toutefois opiniâtement d'écrire dans une forme qui n'est pas la sienne, car elle a « [s]on français » (143) : ce qui réaffirme tout le sens de son argumentation.